

Charette ! Plus d'eau !!! : croquis de campagne

Autor(en): **Pasche, Francis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 48

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203822>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

qu'une médiocre impression. Il imagina une ruse oratoire :

— Messieurs, dit-il avec un grand sérieux, en mettant la main sur son cœur comme un homme profondément touché, — je vois votre émotion, tout me prouve que j'ai atteint mon but au-delà même de mes espérances. Je n'ai qu'une crainte, c'est d'avoir été trop loin, d'avoir surexcité votre charité, de l'avoir pour ainsi dire contrainte à de trop grands sacrifices. Mon devoir est maintenant de tempérer les dispositions généreuses où vous êtes, car, s'il est bon d'être généreux, il est mieux encore d'être juste. C'est seulement une part de votre superflu que je vous demande pour nos orphelins, rien de plus. On va commencer la quête. Je supplie en grâce ceux qui sont au-dessous de leurs affaires, ceux qui ne peuvent pas payer leurs dettes, de ne rien mettre dans la bourse ».

Jamais recette ne fut plus abondante.

* * *

On peut rappeler, à propos de cette heureuse improvisation, la boutade que voici :

Une assemblée de fidèles avait lieu, et le ministre qui avait formulé un appel à la charité de ses auditeurs, fit circuler à la ronde son chapeau, pour recevoir les offrandes. Le chapeau avait fait le tour du temple; il revint au ministre qui n'y trouva pas une obole. Il le vida sur la table pour faire voir qu'il ne contenait rien, et il s'écria avec ferveur: « — Merci, mon Dieu ! merci ! de ce que mon chapeau me soit revenu. »

Entre amis. — Tu as l'air désolé. Aurais-tu perdu quelq'un ?

— Non, au contraire...

— Comment, au contraire ?

— ... Je viens d'avoir deux jumeaux.

En famille. — MONSIEUR, *agacé*. — Mais, enfin, qu'est-ce qu'il a cet enfant à toujours crier... Qu'est-ce qu'il a ?

MADAME, *d'un ton pincé*. — Il a... il a... le caractère de son père... tout simplement.

L'âge fou. — Madame se désole des écarts de son fils, qui n'a déjà plus l'excuse de la vingtième année : « Hélas, dit-elle, que les hommes ont peu de raison, à vingt-cinq ans ? »

Son mari étourdiment :

— C'est l'âge où je t'ai épousée, chère amie.

Pratique. — Entre intimes.

— Voyons, que vas-tu donner à ta femme pour ses étrennes ?

— Ma foi, je ne sais pas encore... Je cherche quelque chose qui puisse m'être utile.

La balla-mère à Pierro Sélão.

Il s'appelait dan Pierro Sélão. Ne crâfo pas pî que cein l'îre son vretâbllo nom, ein a que desant que l'îre on nom sobriquet, et que cein vegnâi de villio. Parâit que son rièrè-père-grand quand ètai dzouvenou et que n'ètai pas oncora rièrè-père-grand, desâi à sè valet à petit-goutâ quand lâi demandâvant on bocon de pedance âo bin de tomma po ruppâ avoué lau pan : « Va âo sélão ». Et du cein on lè z'avâi batsi : « cliiau à Sélão » et Sélão ètai restâ, l'è por cein que Pierro on lâi desâi Pierro Sélão.

Clli Pierro ètai on lulu tot parâi quemet s'ein fa pe min ora. L'avâi adî la pipa âo mor ; foumâve dzor et né. Lo premi affère que fasâi lo matin devânt d'einfatâ sè tsausse l'ètai d'allumâ et dè toraillî et lo derrâi affère que fasâi devânt de clioure lè pelion et de droumi l'ètai assebin de trère son brûleau de sè potte, de s'eindroumi et de sondzî que foumâve. Dètiâgnâi pas pîre po medzî la soupa, l'è po vo dere qu'on lè reincontrâve jamé l'on sein l'autro, Pierro Sélão et sa pipa que l'ètai ein bou, avoué on fètu corbo

que s'einfatâve dein on outro fètu que s'einmandzîve dein la tsaudâire dau brûleau que l'avâi assebin on couvillio avoué onna petita tsainetta. Ora sède-vo quemet l'îre ? Frâimo que vo z'ein âi dza vu dinse.

On dzo vaitéé que mon Pierro Sélão lâi vint la brelâire de sè maryâ avoué la Luise Rebouillemor que l'ètai pardieu n'a crâna femalla, on tsevau po travaillî, onna ratta po droumi, on osi po medzî. Hardi, a-te que lè vè lo pètabosson ti lè tràî : la Luise Rebouille-mor, Pierro Sélão et sa pipa, po écrire lau z'annonce et on par de senanne aprî lè vaitéé que modant po lo pridzo ti lè quatre po bèni lau maryâdzo : la Luise Rebouille-mor, la mère Rebouille-mor que s'appelâve Caton, Pierro Sélão et sa pipa.

Mâ, ma fâi, po eintrâ dein lo pridzo on pouâve pas toraillî et mon Pierro l'eimpougne sa bouffarda tota allumâie et tè la bete tot bounameint prévond dein sa catsetta. Ie vant adan sè setâ devânt la dzahîre, lè z'èpâo âo premi ban et la balla-mère derrâi po attiutâ lo menistre que lau desâi dâi boune parole, que faillâi s'amâ grand teimps, de dzo quemet de né, ne pas sè disputâ ni sè tsecagnî, ne pas sè fière, n'ître pas ergo-lhiâzo âo bin soulon, galavarda âo bin tsèropa. Tot cein ètai la pura vretâ et la mère Caton Rebouille-mor avoué lè man djeinte, clinnâve la tita ti lè iâdzo que lo menistre desâi oquie, et guegnîve, du derrâi, son biau-fe po vere quinna mena fasâi. Stisse avâi tsaud qu'on diâbllo po cein qu'on ètai âo mâi d'août et que l'ètant venu rido ; on vayâi la chà que lâi colâve du lo front avau lè z'orolhie et que lâi dècheindâi tant que su lo cotson. La Caton sè peinsâve que l'ètai lè boune parole âo menistre que fasâi châ son biau-fe, que cein lâi fasâi bin su on bocon d'effè ; justameint à sti momeint vaité la pipa que n'îre pas dèteinte que sè met à foumâ per dein sa catsetta et que la foumâre vint à arreva tant que dèso lo nâ à la balla-mère que crâyai adî que tot cein vegnâi de Pierro Sélão et que sè met à dere dinse :

— l'è z'u pardieu rido tsaud à ma noce, ma tot parâi pas atant que mon biau-fe, que tot lâi bourle quemet on tsevau que l'a corâ, mimameint que la chà lâi fomme pè lè catsetta !

MARC A LOUIS.

Un peu chère, la copie.

UN notaire engage dans son étude un jeune homme sur lequel on lui avait donné les meilleures renseignements, mais qui, en revanche, avait une très mauvaise écriture.

Dans l'espoir d'améliorer la main de son nouveau commis, le notaire lui fait copier les *Aventures de Télémaque*.

— Lorsque tu auras copié ce volume, dit le patron, à raison d'une page par jour, je suis persuadé que ton écriture aura beaucoup gagné et que je pourrai te confier sans crainte la copie de mes actes sur papier timbré.

Le commis, flatté de cette marque d'attention, se mit à son pupitre et, après dix jours d'un travail assidu, étant arrivé à la fin du volume, s'en fut soumettre à son patron le fruit de ses travaux. Mais celui-ci, en y jetant les yeux, recula avec épouvante.

Le naïf jeune homme avait cru devoir copier les *Aventures de Télémaque* sur le papier timbré destiné aux exploits de son maître. Il y en avait pour plus de 120 francs.

Charette ! plus d'eau !!!

GROQUIS DE CAMPAGNE

DEPUIS plusieurs jours, la population de R. manque totalement d'eau.

En bonne maman, la commune assure le service de l'indispensable liquide. Voilà pour quoi l'on aperçoit, deux fois par jour, un char attelé de deux chevaux et chargé de trois « bos-

settes ». C'est au village de B. que l'on va s'approvisionner.

Ce matin-là, les charretiers murmurent. La bise est âpre et la besogne, longue et ennuyeuse.

— Ils sont rudement mauvais à Lausanne, de ne pas nous avoir donné l'eau qu'on leur demandait. Qu'est-ce que ça leur aurait fait !! Ils en ont quand même de trop.

— Je crois que c'est rien que la jalousie. Y voient que notre village se monte ; qu'il sera d'abord une ville d'attaque et y nous en veulent.

— Peut-être bien ; mais faut pas qu'ils viennent nous demander un service... C'est là qu'on leur rendrait un chien de leur chienne.

A leur arrivée à B., un groupe de jeunes gens entoure l'attelage. La tâche est rendue plus ingrate par les railleries de la « jeunesse » de B. :

Vous en usez de la marchandise pour avoir « toute » bu l'eau de ce matin. Vous devez boire que de ça. Quels estomacs... Charette ! Mélangez au moins un peu avec de la limonade, ça vous fera moins de mal.

* * *

Une à une, vives ou lentes, d'aucunes parlant abondamment, les bonnes « bourgeoises » sortent de leurs demeures.

Elles « guignent » au loin, s'inquiètent. Elles ne voient rien venir sur la route grise, qui se perd là-bas dans la fumée que dégage la locomotive d'un train de marchandises...

— On s'aborde... de petits groupes se forment et la conversation s'engage.

— Elles sont emmodées ! c'est pour un moment, marmonne un employé du train, qui attend aussi, l'arme ou plutôt le bidon au pied, l'arrivée du char « hydraulique ».

— Ils devraient être là, n'est-ce pas, M. Ravey ! soupire une jeune mariée en robe de chambre, tenant des deux mains une seille trois fois plus grosse qu'elle.

... L'ère des réclamations a sonné, car de tous côtés des voix criardes, rageuses, montent vers le ciel gris et impassible.

— Ils se fichent de nous... On leur a offert un litre là-bas... et comme on ne connaît pas l'homme qui refuserait...

— Moi qui ai une omelette sur le feu... Elle va être jolie.

Ils ne pensent pas à ça, ces routes d'hommes.

— C'est une rude affaire que l'eau, quand même. On pourrait plus vite se passer de pain que d'eau.

— Moi, j'ai honte ! Je n'ai pas récuré à fond, chez moi, depuis quinze jours. Je n'ose plus amener des visites le dimanche, elles diraient que je suis désordre.

Un caquetage incessant, insaisissable vient de cette assemblée féminine ; pittoresque mélange de jupes grises, noires, écossaises, oranges, rouges ajustées à des corsages bigarrés, bleu-ciel ou couleur puce. Une robe de chambre, coq de roche, est du plus joyeux effet.

* * *

Mais, que sont ces objets étranges, bizarres, qui reposent aux côtés des joyeuses commères ?

On se croirait revenu à des temps héroïques, où la digne compagne de l'homme se rendait au combat, armée d'engins redoutables...

Quelle erreur ! Ce que je prenais pour des armes meurtrières n'étaient que d'inoffensifs ustensiles de cuisine. Mais quelle diversité !!

Des baignoires, des lessiveuses, des bidons (du plus minuscule au plus volumineux) qui tous, cotoient fraternellement marmites et toupines. L'une d'elles est percée aux « manilles » et une cordette les relie, œuvre modeste d'un employé fédéral.

Le voilà ! Cette fois, c'est le char d'eau.

Toutes se précipitent comme des furies. La boîte d'une bossette est ouverte et le précieux liquide remplit seilles et toupines.

— Faites attention, la tourmentez pas !

— J'en ai juste pour le souper... et pour relayer, qu'est-ce que je ferai ? minaudement une gentille blondinette qui vient de remplir l'unique ustensile en sa possession (petit bidon ayant contenu de la confiture).

Un « tout-fin » bonhomme philosophe, d'humeur charmante pour l'instant, car il vient de *transvaser* chez le sous-chef de gare, crie à la petite dame :

— Relavez avec deux litres de « tout nouveau ». Ça vaut mieux que l'eau chaude et c'est plus mordant.

FRANCIS PASCHÉ.

A la chasse des maris.

Une jeune fille, en âge de se marier, écrit dans son journal :

« Je ne sais pas ce que va être mon bal blanc. Il va falloir dépenser un argent fou, parce qu'il est de toute nécessité d'enfoncer les H..., qui se sont mis eux-mêmes aux économies pour deux ans, en cherchant à éblouir leurs amis. J'ai entendu quelques mots de discussion entre mes parents à ce sujet. Père disait que, à ce train-là, le cotillon tout seul allait coûter plus cher qu'un mois à la campagne. Maman a répliqué : « Il faut pourtant bien qu'elle se marie ! » Enfin, tous les détails sont maintenant arrêtés, tous les prix débattus. Grâce à la tailleuse, je vais être, dans le journal de lundi prochain, « la » toute ravissante ou « la toute gracieuse » mademoiselle Une Telle. Comme nous allons « enfoncer » les H... ! »

Voilà une jeune demoiselle qui pourrait bien rentrer bredouille, au prix où est la vie.

Un étranger, à Lausanne, en 1789.

A H ! certes, ce n'est plus aujourd'hui qu'un étranger arrivant à Lausanne, même au milieu de la nuit, ne saurait où trouver un gîte. Les hôtels et pensions de toutes classes, justement réputés, y abondent et chaque jour on en voit, ici ou là, surgir de nouveaux. Il n'y aura bientôt plus que cela.

M. Michel Delines a conté quelque part le voyage en Suisse, en 1789, de Nicolas Karamzine. Voici le résumé des impressions du célèbre historiographe russe sur notre capitale vaudoise.

« Le chef-lieu du canton de Vaud était déjà très recherché par les étrangers dans le siècle dernier. Karamzine étant arrivé à Lausanne tard dans la soirée, eut toutes les peines du monde à trouver un gîte pour la nuit.

« La ville était endormie, raconte le voyageur : on n'entendait que la voix du veilleur qui parcourait les rues en criant : « L'heure a sonné, citoyens ! » J'avais l'intention de descendre à l'hôtel du *Lion d'Or*, mais on se contenta de répondre à mes instances, sans ouvrir la porte :

— Tout est plein, monsieur ! tout est plein !

Je frappai à l'hôtel de la *Couronne* pour recevoir la même réponse.

— Tout est plein, monsieur... Tout est plein !

Figurez-vous ma situation ! Se trouver la nuit à la rue, dans une ville inconnue, sans abri et sans amis à qui m'adresser !

Le veilleur eut pitié de moi ; il s'approcha de la porte de l'hôtel, frappa plusieurs coups et cria :

— Ouvrez ! Monsieur est un voyageur de qualité.

Le sommelier lui répondit sur le même ton :

— Tout est plein ; nous souhaitons une bonne nuit à monsieur le voyageur.

— C'est impertinent, s'écria mon protecteur... Veuillez me suivre, monsieur, à l'*Hôtel du Cerf*..., là, on vous recevra certainement.

En effet, à l'*Hôtel du Cerf*, on me montra une chambre assez confortable.

Le complaisant veilleur, avec un sourire de bonté sincère, me souhaita un bon sommeil et refusa la pièce de monnaie que je voulus glisser dans sa main. Il se retira et, peu après, il recommença à crier :

— L'heure a sonné, citoyens !

J'ouvris aussitôt mon calepin et j'inscrivis :

« Ce 10 octobre 1789, j'ai trouvé à Lausanne un excellent homme qui se met au service de son prochain avec un parfait désintéressement. »

La cité lausannoise ne laissa pas un bon souvenir à Karamzine. Il trouva les rues étroites, mal pavées et d'une propreté douteuse. (Que les temps ont changé ! *Réd.*) L'obligation de monter et de descendre continuellement lui parut très fatigante. Mais si la ville lui déplut, il ne se lassa pas d'admirer le panorama qu'on découvrait de toutes parts. La vue du lac, des montagnes de la Savoie, des riantes collines vaudoises semées de villes et de villages, le jetait dans le ravissement.

« Si l'on me demandait, s'écrie Karamzine, quels sont les sites dont on ne se rassasiera jamais, je répondrais : ceux de la Suisse ! Combien de beaux panoramas j'ai déjà contemplés, et pourtant celui que j'ai en ce moment sous les yeux me fait toujours le même plaisir ! »

La terrasse de la cathédrale et Montbenon étaient les deux promenades favorites du voyageur russe. Montbenon était à certaines heures le rendez-vous de tous les étrangers.

« Quel mélange de langues sur la promenade de Mont-Benon ! remarque Karamzine. Français, Anglais, Allemands, Italiens et Russes s'y pressaient tous ensemble. Je me suis assis sur un banc à l'écart, et j'ai attendu le coucher du soleil qui, s'abaissant vers le lac, éclairait en Savoie le désert et la pauvreté et, sur la rive lausannoise, les jardins luxuriants, l'abondance, la richesse. »

Karamzine avait été frappé de la liberté qui règne dans la conversation à Lausanne. Il lui semble aussi qu'on y abuse un peu du jeu de cartes.

Karamzine avait des lettres de présentation pour M. Levade, le naturaliste. Celui-ci se mit obligeamment à la disposition du voyageur pour lui faire les honneurs de Lausanne.

Il le conduisit au Café littéraire où l'on trouvait les principaux journaux de France, d'Angleterre et d'Allemagne.

M. Levade engagea son hôte à venir entendre dans la belle cathédrale de Lausanne le prédicateur du jour. Le voyageur russe fut médiocrement édifié et trace même un portrait quelque peu chargé de ce pasteur.

« Il était enveloppé d'un nuage de poudre et tout pimpant, raconte Karamzine. Sa voix et ses mouvements étaient apprêtés et sentaient l'acteur. Tout le sermon n'était qu'un tissu de phrases ampoulées, entremêlées de flatteries à l'adresse des autorités et du grand monde de Lausanne. Je regardai ce prédicateur coquet devant cet auditoire frivole, et je le comparai involontairement au célèbre ministre Lavater (qu'il avait entendu à Zurich) ; puis je haussai les épaules et je sortis du temple. »

Karamzine ne se montra pas plus satisfait des étrangers qu'il rencontra à Lausanne.

« Tous ces gens, dit-il, viennent ici beaucoup moins pour apprendre la langue française, que pour s'amuser, et plus d'un de mes compatriotes a fait ici beaucoup plus de progrès dans l'art de vivre joyeusement que dans toute autre science. »

J'ai tenu à rapporter fidèlement les appréciations un peu sévères que Karamzine porte sur Lausanne, dit M. Michel Delines, parce qu'elles marquent un moment historique, celui de l'émigration française, qui a certainement modifié pour un temps la physionomie habituelle de cette gracieuse ville.

Après cette boutade, le voyageur russe semble revenir à des sentiments plus équitables en déclarant, quelques pages plus loin, que le comte Grigori Kirillovitch Razoumowski a bien fait de choisir Lausanne pour lieu de résidence :

« Un savant désireux de se consacrer à l'étude ne pourrait trouver un endroit plus propice, ni un entourage qui favorise davantage son goût pour les recherches scientifiques, ses habitudes tranquilles et son éloignement de la vie mondaine. »

Quel nez avez-vous ?

Il n'y a pas à dire, mais le nez est un intéressant sujet d'étude pour les physionomistes.

Ils ont fait à son sujet de curieuses remarques.

Le nez fendu, comme celui des chiens de chasse, indique la bienveillance. Les indiscrets ont le nez pointu.

Les nez carrément plantés, charnus, appartiennent aux esprits dominateurs. Les nez ca-

mus sont généralement des nez peu estimables. Déféiez-vous aussi des nez rouges. Remarquez que tous les grands hommes ont eu de grands nez. On ne connaît qu'une exception : c'est Socrate. Aussi, voyez quelle existence lui fit sa femme.

Les nez féminins sont à considérer. Les nez droits marquent la pudeur, la dignité, mais aussi la froideur. Le nez aigu, puissant, est un signe d'instincts dominateurs. Les nez retroussés révèlent mille choses charmantes ; ce sont les nez féminins par excellence. Les longs nez sont un signe de force et de puissance.

Il faudrait toute une colonne pour citer les dictons auxquels le nez a donné lieu.

On dit d'un perspicace : « il a le nez fin, il a bon nez » ; d'un poltron : « il saigne du nez » ; d'un esprit obtus : « il n'a pas de nez » ; d'un esprit borné : « il n'y voit pas plus loin que son nez » ; d'un irascible : « la moutarde lui monte vite au nez » ; d'un irréfléchi : « il n'a pas plus de nez que cela » ; des mystifiés : « ils ont un pied de nez » ; d'un jeune homme qui fait l'important : « si on lui pressait le nez, il en sortirait du lait » ; d'un imbécile tombé dans un piège : « il a été pris par le nez » ; et d'un individu auquel rien ne réussit : « il est heureux comme un chien qui se casse le nez ».

L'indiscret « foure son nez partout », l'honnête homme « peut marcher le nez levé », l'insolent « regarde les gens sous le nez ». Il faut « donner sur le nez » aux gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, et « fermer la porte au nez » des importuns.

S'agit-il d'un mari docile ? les méchantes langues disent que sa femme « le conduit par le « bout du nez » ; d'un niais ? on l'accuse de « se laisser tirer les vers du nez », etc., etc.

La semaine-atractions.

Théâtre. — Notre directeur ne chôme pas. Demain, dimanche, à 2 1/2 h., *Roule-la-Bosse*, succès du jour. Le soir, à 8 heures, spectacle de choix, *La plus Faible* et le *Contrôleur des wagons-lits*. — Mardi, *L'Age d'aimer*, de Pierre Wolf, par la *Tournée Baret*. — Jeudi, une première, *Les Passagères*, 4 actes, de Capus. — Dimanche, en matinée, *Mademoiselle de la Seiglière* et le *Contrôleur des wagons-lits*. Le soir, *La grande Famille*, une nouveauté. — En voulez-vous, en voilà !

✱

Variétés. — Le Kursaal, comme le Théâtre, ne néglige rien pour répondre toujours mieux aux désirs de ses nombreux et fidèles habitués. Attractions de tout premier ordre et nouvelles, pour la plupart ; comédies intéressantes et fort bien interprétées. Au vitographe, les actualités les plus sensationnelles. On ne saurait vraiment exiger plus et mieux.

✱

Maison du Peuple. — Nous avons eu, dimanche soir, à la Maison du Peuple, une très intéressante représentation donnée par les *Enfants du Peuple*. Il y avait foule. Les auteurs, MM. P.-E. Mayor et Waldner, et leurs jeunes interprètes ont été fort applaudis.

✱

Jeunes Commerçants. — C'est aujourd'hui, au Casino-Théâtre, soirée annuelle de la Société des Jeunes Commerçants. Au programme, entre autres une comédie de Pierre d'Antan : *Le remède à Belet*.

Une bonne boisson chaude le matin

est la meilleure manière de commencer la journée, à la condition que l'on prenne une boisson pure, salubre et savoureuse. Pour obtenir une délicieuse boisson matinale, il faut employer le café de malt Kathreiner.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATTO, successeur.